

Un mentaliste est un voyant. Il peut résoudre, comme dans la fameuse série américaine The Mentalist, les crimes les plus affreux, les affaires les plus embrouillées. Witold Gombrowicz, dans son roman-feuilleton Les Envoûtés, a eu recours à un voyant. Il a fait montre lui-même d'extra-lucidité tout au long de sa vie et de ses écrits. Dès 1937, il indiqua comment les adultes cuculisaient les jeunes, leur fabriquaient une gueule ou les violaient par les oreilles. Il remplaça la lutte des classes par la lutte des âges. D'un côté, sex-appeal, beauté et immaturité; d'un autre côté, intelligence, supériorité et maturité. Mais si les jeunes sont infériorisés par les adultes, à l'inverse, les Mûrs sont séduits par les Verts.

L'écrivain polonais a énoncé quelques intuitions fortes : Witold a un moi irréductible qui parle en son nom propre ; chaque moi est un cosmos qui exprime l'univers ; l'individu est menacé quand l'horizon humain est encombré par le grand nombre ; plus c'est intelligent, plus c'est savant, plus c'est bête ; à l'issue du duel à la grimace entre l'idéaliste et le matérialiste ou au pistolet entre l'analyste et le synthétiste, rien n'est tranché ; la patrie polonaise n'a pas su reconnaître le génie de sa partie juive.

En 1967, deux ans avant sa mort, Gombrowicz préconisait le suicide assisté. Lors d'un entretien, il m'avait déclaré : « Nous avons besoin actuellement de maisons de la mort ou de spécialistes humains et amicaux, pour accueillir tous ceux qui doivent mourir et veulent éviter des souffrances inutiles. » Ce livre où sont

dépeintes les nombreuses facettes du romancier polonais n'est pas un essai sur mais avec Gombrowicz. Je me suis efforcé et je me suis plu à donner mon point de vue en passant au crible les voyances et les fulgurances de l'artiste Gombrowicz. Longtemps après sa mort, ses visions et ses idées, ses plans et ses séquences, ses récits et ses dialogues, ont curieusement l'air jeune.

I

UN AIR JEUNE

24 juillet 2021

Dans ses contes et ses cinq romans, son journal et ses trois pièces de théâtre, Witold Gombrowicz est allé à la découverte de son moi. Il a fouillé dans les moindres recoins de son esprit et exposé ses trouvailles au grand jour. À ses yeux, il était impératif qu'un individu ou un artiste s'exprimât en son nom propre. Meilleur connaisseur de son œuvre, il était d'avis qu'il n'avait pas de leçon à recevoir des critiques littéraires ni des milieux académiques. Il était effaré par la bêtise, l'aveuglement, la mauvaise foi des « tantes culturelles ». C'est pourquoi il a multiplié les mises au point sur ses publications. Gombrowicz nous invite à entrer directement chez lui en lisant ses livres et les commentaires qu'il a portés sur eux.

Quel sera mon propos dans ces conditions ? Primo, je n'annoncerai pas du Gombrowicz, je suivrai son invite et parlerai en mon nom. Secundo, j'énoncerai plusieurs de ses maximes afin de les mettre à l'épreuve ; elles seront confrontées à une nouvelle donne, celle des cinquante-deux années écoulées depuis la mort de l'écrivain polonais, le 24 juillet 1969.

Gombrowicz avait plusieurs cordes à son arc. Tennisman et joueur d'échecs, styliste et ironiste, sociable et solitaire, il pos-

sédait surtout un don de prémonition et de voyance, comme l'un des personnages des *Envoûtés*. Les propositions originales qu'il a essayées dans ses textes sont autant d'intuitions fortes qui se sont imposées à lui. Witold était un mentaliste assailli par des images brûlantes qu'il transformait peu à peu en vocables et dialogues, en plans et séquences, en sonorités et rythmes. Artiste tenu de créer un monde, il s'est plu à singer les mines, à détricoter les habitudes, à lacérer les habits vantés par le dernier chic. Tel est le sens de sa rébellion et de sa volonté de briser le carcan des formes, autant la forme qui enserme la langue que celle encore plus anesthésiante ou asphyxiante propagée par la culture.

Pour Gombrowicz, le corps est embelli par le sex-appeal ou érotisé par la beauté. Il arrive aussi que le corps soit exténué par la douleur. Mais tandis que la jeunesse détient l'exclusivité de la beauté, la vieillesse se voit souvent affligée du triste lot de la douleur. Gombrowicz pointe le paradigme qui caractérise l'époque, celui du fantôme de l'immaturité qui hante la maturité. D'un côté, l'adulte infériorise, cuculise le jeune et lui fabrique une gueule; d'un autre côté et en retour, l'adulte est séduit par l'agilité de l'adolescent ou par les mollets de la lycéenne moderne. La hiérarchie des âges surclasse désormais la lutte des classes.

En Pologne puis en Argentine, le romancier adapte son mode d'écriture à son propos; il emploie un procédé qui s'apparente à l'écriture automatique des surréalistes; il sait que quelque chose lui échappe; il reconnaît la part involontaire dans ses pensées et il en conclut qu'il est lui-même créé par autre chose ou par autrui. Mentaliste, il privilégie l'intuition au détriment de l'intelligence. Il en vient à énoncer ce paradoxe: plus c'est savant, plus c'est intelligent et plus c'est bête. On comprend qu'il prenne alors ses distances avec l'intelligentsia et émette de sérieux doutes sur la scientificité des sciences humaines. Gombrowicz est convaincu de la vigueur de ses écrits; il est confiant

en les émanations de son moi sur lesquelles il a promené un regard acéré. Alors qu'il n'attend rien de la postérité, il a comme le pressentiment que ses brûlots ne seront pas près de s'éteindre.

Le café

Admirateur du comte de Lautréamont et d'Alfred Jarry, Gombrowicz n'est pas insensible au surréalisme. Il partage d'ailleurs avec les surréalistes une pratique quotidienne, celle de la fréquentation des cafés. Le groupe surréaliste de Paris n'aurait pas existé sans ce lieu de ralliement. Quartier général et salon particulier, le café permettait à André Breton, Louis Aragon et leurs amis de se rencontrer sans se couper du monde. Des contacts ininterrompus entretenaient un esprit de corps et une mobilisation permanente. Jour et nuit, ils déambulaient dans les rues, se téléphonaient, s'envoyaient des pneumatiques, se rendaient visite dans une chambre ou un atelier. C'est à plusieurs qu'ils mangeaient, jouaient, voyaient un film ou conduisaient des recherches. Ils ne comptaient pas leur temps quand ils installaient une exposition, confectionnaient un numéro de revue. Ils réagissaient sur-le-champ, en sortant un tract ou en allant soutenir bruyamment une pièce de Raymond Roussel. Ce qui se passait entre eux, et en particulier au café, ne ressemblait ni à la conversation plaisante des salons, ni aux propos feutrés des chapelles, ni à l'affairement d'une salle de rédaction, ni à la rhétorique disciplinaire d'une cellule de militants.

Dans l'entre-deux-guerres, les surréalistes se voyaient au café toute la semaine, à midi et en fin d'après-midi. Parfois même ils veillaient tard chez l'un d'entre eux, rue du Château ou rue Fontaine. Après la Libération, ils prenaient l'apéritif de 18 heures à 20 heures au Café de la Place Blanche, et en se rapprochant de la Seine, à La Côte d'Or, au Musset, à La Promenade de Vénus.

Durant l'été, dans le village de Saint-Cirq La Popie, en comité réduit, ils « faisaient café » encore et toujours. La longue durée surréaliste, de 1918 à 1968, ne se comprendrait pas sans le rituel du café qui, s'il a éloigné les natures sauvages, a aussi trempé des caractères, forgé des convictions, constitué une mémoire vive, initié et formé les nouveaux venus. Au début, le café surréaliste rassemblait des jeunes gens d'une même génération. À la fin, deux ou trois générations mêlées composaient une vaste tablée dans le café.

Anticonformiste, Gombrowicz ne peut se satisfaire d'une vie mondaine. Individualiste, il est exclu qu'il officie dans une chapelle littéraire. En Pologne comme en Argentine, il jette son dévolu sur le café, le seul endroit où il peut aiguiser et satisfaire sa sociabilité. Ayant passé l'âge fatidique de trente ans, il n'a plus besoin d'imaginer comme dans *Ferdydurke* qu'il est entraîné de force dans un lycée ou chez la famille Lejeune pour rencontrer l'adolescent Mientus et la lycéenne Zuta. Le café est le lieu de rendez-vous quotidien où il peut s'acoquiner avec la jeune génération. Le collagisme passionnel des surréalistes passe par la case Café, sans compter les autres cases du jeu de l'oie surréaliste, comme les cases Revue, Tract, Chahut, Exposition ou Déambulation dans la ville. Pour Gombrowicz, le café est le cordon ombilical qui le rattache à la jeunesse. À Varsovie, il a dû jouer des coudes pour s'imposer à une table du café Ziemiańska afin de se distinguer du groupe Skamander, l'avant-garde littéraire réunie à un étage supérieur. Chaque soir, à 9 heures, il commandait un petit noir et attendait que se rassemble le cercle de ses plus jeunes compagnons, notamment des juifs. Gombrowicz, peu à peu, s'était fait une réputation par son comportement iconoclaste et désinvolte : « Mes boutades, mes mines, mes dictons, ma dialectique, mes envolées lyriques, mes énoncés en matière de philosophie ou de psychologie, mes déclarations artistiques, mes attaques fracassantes ou mes provocations